

ÉVÈNEMENT. Inédite en France, la biographie de Joe Mitchell paraît enfin. Un morceau de bravoure

Le journaliste qui a croqué



Maryland Stuart, American Academy of Arts and Letters Archive

BIOGRAPHIE

Légende du journalisme américain, Joseph Mitchell a rédigé certains des articles les plus marquants du siècle passé. Un personnage énigmatique et attachant que le passionnant récit de Thomas Kunkel ressuscite.

Par Antoine Albertini
aalbertini@corsematin.com

Lorsqu'il débarque à New York au milieu des années 20, quatorze quotidiens sont publiés dans la ville-monde et Joseph Mitchell n'est rien d'autre qu'un petit gars de la Caroline du Nord, fils de fermier empressé de quitter sa ville natale de Fairmount. Quelques années plus tard, il deviendra l'un des plus journalistes les plus en vue, loué par les critiques les plus féroces, auteur d'articles au long cours qui restent comme autant de classiques dans l'histoire du journalisme. Grouillot au *World*, rubricard habitué des mains courantes au *Herald Tribune*, il prend l'habitude d'arpenter New York depuis les bars clandestins de Harlem jusqu'au marché aux poissons de Fulton street.

Ses promenades lui permettent d'observer mais aussi de s'imprégner d'une atmosphère qu'il tentera plus tard de préserver en rejoignant des organismes de protection du patrimoine new-yorkais. Collectionneur compulsif, il encombre le minuscule cagibi qu'il partage avec Thérèse, la femme de sa vie, des trouvailles rapportées de ses déambulations labyrinthiques : briques anciennes, fourchettes à entremets dégoutées à l'intérieur d'une maison abandonnée, boutons de porte et ferrures sauvées d'une friche industrielle promise à la démolition.

UN ENCRICR CONTRE LE MUR. Le seul éclat documenté de sa carrière ? Outre d'avoir été doublé par un confrère alors qu'il était à l'origine d'un tuyau en or, un Mitchell passablement éméché fracasse un encricr contre le mur du bureau de son rédacteur en chef. Il se souviendra longtemps de « la belle tâche en forme de croissant de lune » mais se retrouve viré, sur le champ. En attendant un nouveau job, il s'embarque à bord du *City of Fairbury*, un cargo qui fait route vers l'Union soviétique – le péripète maritime n'ira pas sans lui causer de menus déconvenues lorsqu'il se portera volontaire au cours de la Seconde Guerre mondiale

la Grande pomme

“Les précédentes anthologies de son travail étaient aussi recherchées qu'un incunable”

quelques années plus tard.

Au début des années 30, le voici embauché au *New York World Telegram*. Il recommence à sillonner la ville et se forge une réputation de stakhanoviste du journalisme. « *Durant les années qui suivirent, rapporte Kunkel, son travail consista essentiellement à rédiger des articles relativement fouillés : scoops, vignettes, portraits, histoires centrées sur certains personnages, souvent malchanceux, et le monde qui les entourait.* »

Mais sa grande histoire commence lorsqu'il entre – par la petite porte – au *New Yorker*. L'hebdomadaire, lancé en 1925 par Harold Ross, s'est déjà singularisé par un ton nouveau, des articles d'une longueur exceptionnelle. De périodique presque potache, il s'est même imposé comme une référence pour la qualité des papiers publiés dans ses colonnes et le prestige des collaborateurs dont la direction s'attache les services. Joe Mitchell en devient l'un des piliers. Ses articles, modèles du genre, dépeignent la vie quotidienne d'une ville qui, toute mégapole qu'elle soit, compte ses figures locales comme les villages de province hébergent leurs incontournables fous.

L'un deux, Joe Gould, clochard céleste et auteur mythomane d'une introuvable *Histoire orale de notre temps*, fournira à Mitchell l'occasion d'un mémorable portrait appelé à asseoir sa renommée. Indiens Mohawks perchés sur les échafaudages des gratte-ciel, Gitans des bas quartiers, pêcheurs hallucinés : le reporter tire le portrait composite d'une cité grouillante, un travail d'archiviste du quotidien qu'il n'hésite pas à enrichir au point que son biographe y voit, davantage qu'une œuvre de pur journalisme, « *de la fiction appuyée sur des faits.* »

D'une méticulosité obsessionnelle, Mitchell n'oublie pas pour autant de sacrifier à la tenace tradition de boisson qui engloutit tant de ses confrères, parmi les plus brillantes plumes de l'Amérique. Il lève le coude au Costello's, au Bleeck's, au Chumely's et, bien entendu, dans le

Merveilleux saloon de McSorley, qui lui inspirera un indépassable classique du journalisme – et de la littérature tout court (récemment édité pour la première fois en français chez Diaphanes, voir par ailleurs).

PAGES BLANCHES. Au cours des années 50, Mitchell ne publie que cinq articles. Avant la panne sèche, qui survient en 1964. Autrefois si prolifique, il n'écrira plus rien au cours des trente années qui suivront, ajoutant par ce silence une légende à sa propre légende : comment un hebdomadaire, fût-il aussi iconoclaste que le *New Yorker*, put-il se payer le luxe de continuer à verser un salaire à un journaliste sans articles ? Tous les jours, Mitchell se rend pourtant à son bureau ou poursuit ses pérégrinations à travers la Grande ville, toujours impeccablement vêtu ; tous les jours, ses collègues le croisent dans l'ascenseur – ils iront jusqu'à fouiller ses poubelles, dans l'espoir d'y dénicher un brouillon qui attesterait d'un chef d'œuvre en cours de rédaction. Rien. Le néant rédactionnel.

Manque d'inspiration ? Paresse ?angoisse irrépissable de la page blanche ? Épisodes chroniques de dépression qui l'affectent à mesure que sa ville bien aimée change de visage et que disparaissent ses compagnons d'autrefois ? En biographe attentif, Thomas Kunkel propose une lecture inattendue de ce silence : « *prodige du journalisme* », d'un perfectionnisme confinant au délire maniaque, écrasé par sa propre réputation, Joe Mitchell voulaient désormais trop bien faire pour se contenter d'écrire la moindre ligne qui ne fut irréprochable dans le ton, le style ou le propos.

A cette hypothèse, il faut encore ajouter, faute de traces laissées dans la correspondance ou les journaux intimes de Mitchell, la mélancolie née des profondes mutations subies par un New York qui laisse le journaliste orphelin d'une époque. « *Comme dans toutes les grandes villes, avance Kunkel, la criminalité grimpeait en flèche. Les automobi-*

listes étaient contraints de slalomer entre les nids-de-poule et les piétons pour éviter les mendiants (...) La ville était au bord de la banqueroute. La pollution de son port, que Mitchell avait tant aimé, n'avait cessé de s'aggraver. »

Bientôt, la mort de son père puis celle de sa bien-aimée Thérèse achèveront de plonger le journaliste dans l'abattement. Deux décennies s'écoulent ainsi, qui voient Mitchell prolonger ses séjours de plus en plus fréquents dans ses terres de Caroline du Nord où la fortune familiale a considérablement prospéré.

Ce passionné de botanique y paraît ses connaissances et s'occupe notamment du bois de coupe dont il tire de substantiels revenus. La réédition en recueils de ses meilleurs articles, au début des années 90, ravivera le souvenir de sa gloire passée et contribuera à remettre sur le devant de la scène littéraire et journalistique un auteur qui passe, à tort, pour le père du Nouveau journalisme – Kunkel vide, au passage, la querelle en paternité de ce courant narratif. Elle viendra aussi combler le vide laissé par l'absence de production journalistique de Mitchell en offrant aux lecteurs la possibilité de redécouvrir son œuvre – les précédentes anthologies de son travail étant devenues aussi recherchées qu'un incunable.

Avec ce portrait de l'Homme aux portraits, Thomas Kunkel n'explore pas seulement la vie et l'œuvre d'un journaliste atypique. Il s'en fait l'héritier en redonnant vie à un auteur parmi les plus intrigants et les plus émouvants d'un siècle littéraire que l'on regrette déjà, un journaliste qui sut « *créer une forme d'art à partir de la vie de tous les jours.* »

Pauvre presse !

Médias. Lorsqu'on referme ce petit livre de quatre-vingt pages, on se demande s'il n'aurait pas fallu l'intituler plutôt « Les médias sont-ils en danger ? »



Les médias sont-ils dangereux ?
collectif
Les Indispensables,
96 pages
7,90 euros

C'est un triste tableau de la presse qui se dessine au fil des articles colligés ici par Eric Fottorino. Journalistes, philosophes, historiens, sociologues... une vingtaine d'auteurs se penche sur les mécanismes contemporains d'information et leurs approches, bien que diverses, aboutissent à un même constat : celui d'une presse en crise. Une crise de rentabilité tout d'abord – L'Express a changé cinq fois de main en dix ans, rappelle l'historien Patrick Eveno – qui lui vaut d'être tombée dans l'escarcelle des tycoons du bâtiment, du luxe ou des télécommunications. Des opérateurs nouveaux, étrangers

à la profession, qui bénéficient pour cela de la complexité du pouvoir politique. Dans un récit savoureux, Eric Fottorino raconte par exemple les pressions exercées sur lui par le président Sarkozy lorsque, directeur du Monde, il s'appretait à faire entrer des étrangers (au carnet d'adresse présidentiel) dans le capital du journal.

Une soumission au pouvoir économique et politique qui se double d'une crise d'identité, liée à l'émergence des réseaux sociaux. Devant l'ampleur de ce bouleversement – qu'un des contributeurs n'hésite pas à qualifier de « *troisième révolution anthropologique* » –

les auteurs s'interrogent : comment les médias traditionnels doivent-ils réagir ? Doivent-ils emboîter le pas à cette concurrence d'un nouveau genre, quitte à s'abandonner à un traitement émotionnel de l'information ?

Doivent-ils au contraire renouer avec les exigences de rigueur et d'objectivité qui ont fait la dignité de la profession ? La réponse doit venir vite, assure l'historien Christian Delporte. A l'ère de la post vérité inaugurée par le Brexit et l'élection de Donald Trump, la responsabilité des médias est plus lourde que jamais. Faute de l'assumer, ils pourraient bien, en effet, devenir dangereux. ■ **PN.**



Chronique

LES STROMATES*

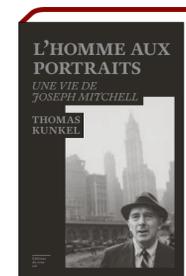
Par Jean-Christophe Tomasi
agréé de l'Université, docteur ès sciences

Parce que la connaissance des mots conduit à celle des idées, retrouvez chaque semaine la définition d'un terme rare pour mieux décrypter l'actualité.

Pérennel, -elle [adj.]

Vx et littér. Eternel (en parlant de Dieu ou de sa manifestation). **Synon.** Perdurable. **Bot.** Qui dure toute l'année. **Synon.** Pérenne.

Échapper à une mode est désormais impossible. La marche, une des dernières en date, se substitue silencieusement à la course, plus remarquée mais moins tranquille. Pas un magazine, pas une émission qui ne parle de ses bienfaits et de ses variantes. Et ceux qui la pratiquent n'exagèrent pas ses vertus apaisantes : combien d'idées, combien de raisonnements se sont éclaircis par le seul fait de se mettre en route, comme si l'esprit avait besoin qu'on le libère un peu du poids du corps et que tous ces mouvements si mal contrôlés, si peu dominés, battent enfin à l'unisson, de sorte que le chef d'orchestre puisse se consacrer à des tâches plus ardues. Il y a pourtant une autre activité tout aussi propice à la méditation. Lorsque l'on se campe lété au bord de l'eau, les pieds battus par des vagues toujours recommencées, le regard perdu dans l'horizon, tantôt revenant vers les flots, embrassant tantôt le ciel, l'on se prend à rêver d'une forme d'intemporalité. Elle vient presque palpable, tant rien ne semble pouvoir interrompre le berceement de l'onde. Cette douceur de l'air caressant la peau, ce sel qui miroite sur elle, la simplicité des éléments, rien, jusqu'au flamboiemment de l'azur, ne paraît avoir ni origine ni fin. Chacun est alors éternel à sa place. Pourtant le bruit du temps se fait entendre, l'eau déjà creuse la grève sous la voûte de nos pieds, et imperceptiblement, notre poids nous entraîne toujours plus profondément dans le sable. Lentement des oscillations nous enveloppent, nous tirent vers la mer : la nature indifférente nous enterrerait entier si nous la laissons faire. L'éternité peut-être, mais pas pour cette mère prête à dévorer des fils qu'elle ne reconnaît pas, car la nature n'a que faire des individualités, des consciences qui séparent ou qui veulent dominer. Il faut, pour l'aimer, renoncer à soi et réunir les contraires, au moins par la pensée. C'est pourquoi on a raison de qualifier d'*océanique* ce sentiment de communion charnelle que l'on éprouve en se plongeant dans les eaux limpides de la mer. ■

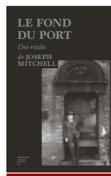


L'homme aux portraits
une vie de Joseph Mitchell
traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Michel Cardillot, éditions
du Sous-sol, 446 pages, 26 euros.

Il faut aussi rendre hommage à la petite maison Diaphanes pour avoir tiré la première salve de la Mitchellmania l'an passé, avec la publication du Merveilleux saloon de McSorley, volumineux recueil d'articles parmi les plus marquants parus sous la plume du journaliste dans les colonnes du *New Yorker*. ■



Le Merveilleux saloon de McSorley
Joseph Mitchell, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Bernard Hoepffner,
544 pages, 25 euros.



Le fond du port
Joseph Mitchell, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Lazare Bitoun,
253 pages, 22 euros.

Au fond du port avec Joe Mitchell

Recueil. Six récits inédits offrent le meilleur du journaliste - vedette du New Yorker

Louées soient les éditions du Sous-sol. En publiant la biographie de Joe Mitchell, la maison double la mise avec un recueil de ses récits. Considéré comme son masterpiece – jugement que l'on se gardera bien d'embrasser tant l'œuvre est riche – le *Fond du port* donne le meilleur aperçu du talent du journaliste – promeneur : six pièces millimétrées, façonnées avec un sens aigu de la

construction et ornementées de digressions passionnantes. Là-haut dans le vieil hôtel narre l'expédition menée par l'auteur et son vieil ami Louie Morino, propriétaire du Sloppy Louie's, la gargote favorite de Mitchell, à l'intérieur d'un hôtel désaffecté ; La tombe de M. Hunter fournit le prétexte, à travers la voix d'un vieillard, de se plonger dans le passé de Sandy Ground, commu-

nauté de bord de mer naguère créée par des esclaves noirs affranchis en provenance du Maryland ; Les rats des quais offre une étude sur la population de rongeurs qui fait la loi le long des docks de la ville... Tout, dans ces pages, illustre l'incroyable talent de Mitchell, son empathie, son style dépouillé où aucun mot n'est superflu, sa capacité à donner vie à ses sujets. ■

* **Stromates** : Nom donné à quelques anciens ouvrages traitant de matières diverses. A l'origine, signifie littéralement "les tapisseries", du fait de la variété du contenu.



Dernier ouvrage paru
Dictionnaire des termes rares et littéraires
(Chyllet & Cie)